

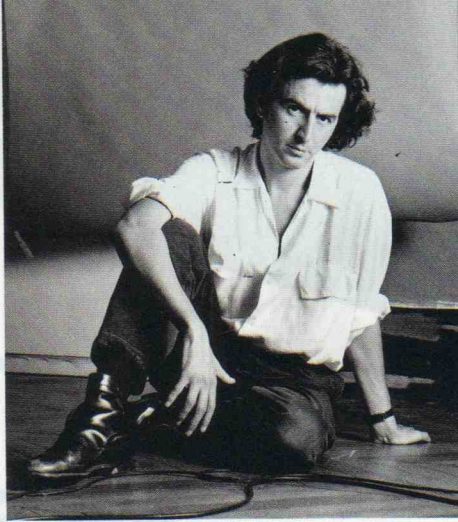
## PHILIPPE LABRO

(Suite de la page 100)

parlais quand il fallait parler, et je gardais le reste pour moi, à la façon des hommes de l'Ouest. Mon télégramme à la main, je suis sorti de la tente.

Non, Elizabeth n'était pas « ma fiancée ». J'avais été attiré par elle dès le début de mon année universitaire et son refus de l'ordre établi m'avait interloqué, puis séduit. Nous avons vécu des moments de sentimentalité inavouée et j'avais joué un rôle de comparse lorsque sa mère était venue la rechercher un soir de bal au printemps, pour la rapatrier à la maison, à Boston, puis la confier au corps médical, à ce docteur Cavanaugh dont elle m'avait révélé l'existence puis le surnom ridicule (docteur Cidre de Pomme !) au cours de l'unique lettre que j'avais reçue d'elle, ici, dans le Colorado. Cette jeune fille faisait partie de mon histoire, elle s'était inscrite dans mon paysage intime et j'avais souhaité que notre relation se poursuive. Ma volonté de devenir plus « américain » et de demeurer au collège une année supplémentaire avait été en partie nourrie par les projets que j'avais formés au sujet d'Elizabeth. J'avais espéré qu'elle reviendrait guérie de Nantucket. Nous nous retrouverions dans l'été indien de la Virginie, dans les couleurs de flammes de ses hêtres et de ses ormeaux, et nous connaîtrions ensemble une belle et longue année et peut-être alors, nous comporterions-nous comme des « fiancés ». Mais ce télégramme surprenant venait détruire mes plans. Pourquoi se mariait-elle aussi soudainement avec ce psychiatre dont elle me décrivait, un mois seulement auparavant, le comportement imbécile ? M'avait-elle menti ? Je n'y voyais plus clair, ces choses-là arrivaient de trop loin, j'avais perdu le fil avec Elizabeth, je n'étais plus tout à fait l'étudiant innocent et romantique qui avait accroché son espoir à cette étoile évanescence. Devant moi s'ouvrait la perspective du retour au campus, mon magot du Colorado calé au fond de ma poche, assez de dollars pour profiter à plein d'une autre saison universitaire avant de rentrer en France. J'en avais encore tant à apprendre, tant de mots et de leçons à recueillir des hommes ou des femmes qui, tel Mack ou telle Amy, m'avaient fait mesurer l'espace qui restait à parcourir avant de pouvoir dire : je sais quelque chose.

Voir, entendre, apprendre, faire son travail, durer, comprendre. Et écrire lorsqu'on sait quelque chose et non avant ; ni trop longtemps après. Ernest Hemingway avait écrit tout cela dans un livre sur la taoumachie. Je relisais ses phrases que j'avais consignées dans un carnet de notes qui ne me quittait plus maintenant – un calepin de comptable aux couvertures noires retenues par une bande élastique. J'avais appris les phrases par cœur ; le précepte convenait à la vision que je me faisais des années qui s'étaient devant moi. Le mariage improvisé d'une jeune fille que je croyais aimer mais que je n'avais pas aimée dans son corps, ne pouvait interrompre le déroulement de cette histoire passionnante dont, incurable Narcisse !, je me croyais l'acteur unique et le seul spectateur : ma vie vécue comme une aventure américaine.



Vincent Knapp

## BERNARD-HENRY LÉVY

(Suite de la page 104)

Toutes ces questions, il se trouve qu'elles n'apparaissent nulle part aussi clairement que dans ce cas Baudelaire. C'est, comme tu sais, l'une des hypothèses du roman : Baudelaire, à la fin de sa vie, avait le sentiment que *les Fleurs du Mal* que nous admirons tant n'étaient que l'esquisse, le prélude, d'une œuvre qui, s'il avait vécu, aurait été beaucoup plus ample.

V. L. : *Était-ce son sentiment ?*

B.H.L. : Je le crois, oui. Mais, au point où je me place, la question n'est de toute façon pas là. C'est, je le répète, une hypothèse. Une figure possible du destin. Et ma tâche de romancier était non de me demander si cette figure était « la bonne » mais d'en dérouler toute la chaîne de conséquences - fussent-elles vertigineuses. Hermann Broch par exemple ne se posait pas la question de savoir si Virgile avait réellement songé à brûler *L'Énéide*. Il faisait comme si. Et, de cette tentation qu'il inventait, se déduisaient un certain nombre de points de vue plausibles et neufs sur le grand poète latin et son rapport à la littérature. Toutes proportions gardées, c'est ce que j'ai essayé de faire.

V. L. : *Tu n'échapperas pas à la question que se poseront, j'imagine, tes lecteurs et tes lectrices : comment un écrivain à large audience comme toi, un écrivain comblé et finalement reconnu, a-t-il pu se pencher sur le cas d'un poète méconnu par ses contemporains ?*

B.H.L. : Tu ne vas quand même pas me dire qu'il faut être épileptique pour s'intéresser à Flaubert ? Voyou pour écrire sur Genêt ? Homo pour se sentir concerné par Proust ? C'est vrai, je ne suis pas un écrivain maudit. Et pourtant le cas Baudelaire me passionne. J'ajoute que le sujet du livre ce n'est pas la méconnaissance mais le malentendu et que...

V. L. : *Qu'est-ce que tu veux dire ?*

B.H.L. : Je veux dire qu'il est fascinant de voir comment une époque donnée accueille, considère, juge ou lit ses écrivains. Qu'ils soient célébrés ou rejetés c'est la même chose : une incroyable accumulation de préjugés, d'âneries, de

myopies, de malentendus.

V. L. : *Tu montres le pathétique désir qu'avait Baudelaire d'être reconnu.*

B.H.L. : Je montre surtout (ce sont les derniers chapitres du roman) comment il finit lui-même par faire sien le jugement de Sainte-Beuve, de Silvestre, de Feydeau, bref de ses contemporains les moins bienveillants. Au terme de sa vie il aurait été le premier étonné si on lui avait dit que le jour viendrait, dans cinquante ou cent ans, où on le jugerait égal à Hugo, supérieur à Gautier, sans commune mesure avec un Janin ou un Feydeau. Pourquoi ? Le malentendu encore. Le malentendu toujours. Un malentendu si fort qu'il s'impose à celui-là même qui en est la victime...

V. L. : *Il y a aussi tout ce que tu dis de sa « modernité ». Je me souviens d'un des tout premiers numéros de « Femme ». Tu parlais avec des tas de peintres, architectes, designers de cette histoire de modernité. Et tu citais tout le temps Baudelaire.*

B.H.L. : Quelle mémoire !

V. L. : *Ça m'énervait qu'on intellectualise comme ça celui que je tenais d'abord, moi, pour un poète.*

B.H.L. : Ce n'est pas incompatible. Contrairement au préjugé courant, les vrais grands artistes sont aussi des gens intelligents. C'est d'ailleurs, ne t'en déplaise, une thèse baudelairienne. L'auteur des *Paradis artificiels* dit expressément que s'il aime Wagner ou Delacroix, c'est parce qu'il trouve dans la musique de l'un, dans la peinture de l'autre, de « grandes pensées ».

V. L. : *On n'a encore pas parlé de ce que tu dis des femmes. Il y a des scènes terribles dans ton livre. Sont-elles vraies ou inventées ?*

B.H.L. : Ça dépend. C'est un des domaines où je me suis le plus attaché à faire « trembler » cette frontière entre le vrai et le fictif. Il y a des scènes vraies qui ont l'air fausses. Des scènes fausses qui ont l'air vraies. Et quant aux séquences proprement érotiques, disons que les plus vraisemblables sont, par principe, les plus fictives. Je ne plaisante pas. C'était, pour moi, un des enjeux majeurs de ce roman de jouer sur ces partages convenus. La leçon, cette fois, vient de haut : c'est celle de Borgès ou de Kis.

V. L. : *Baudelaire porte des jugements effroyables sur les femmes. Est-ce que tu les partages ?*

B.H.L. : J'aime son « éloge du maquillage », ses textes sur le vêtement féminin et je pense, moi aussi, que tout ce qui est naturel est laid. Autrement dit, je ne déteste ni la sophistication ni l'artifice.

V. L. : *Il y a aussi tout un côté cruel, sadique. Est-ce que tu t'y reconnais ?*

B.H.L. : Les lecteurs le reconnaîtront, j'espère dans le roman. Pour le reste, arrêtons là. Nous sommes, et toi et moi, trop baudelairiens pour accepter que cet entretien tourne à la confidence ou à l'aveu.